

Yves Clerc

Le Peintre

« Mais je ne sais pas comment écrire sur ta peinture. Je n'ai pas le vocabulaire.

\_ Très bien, dit Yves, c'est exactement pour cela que je te demande d'écrire sur ma nouvelle exposition . »

Il y a quelques années, lors d'un jour ensoleillé dans ma ville préférée, j'ai été invité à un défilé de mode rive gauche, et comme je n'en avais jamais vu, j'ai accepté avec beaucoup de curiosité. Le défilé était spectaculaire – exubérant – et pourtant, une fois terminé, j'étais un peu déçu en réalisant que les seules femmes à voir étaient dans le public : en effet, tous les mannequins étaient des hommes. Et je ne serais jamais assez jeune, ni assez mince, ni assez fou pour être vu mort ou vif dans les tenues qu'ils portaient. Mais il y a un dénouement à cette histoire, par un heureux hasard, j'ai rencontré un homme au caractère extraordinaire et – si l'intégrité est le point de repère – un vrai génie.

Dans les années qui ont suivi, mes visites à Paris ont toujours inclus un pèlerinage à un atelier, dans une cave, tout près de la Bastille. Là, je reste sans voix \_ hypnotisé, dérouté, je pourrais même dire « piégé » \_ par les peintures d'Yves Clerc.

Quand je regarde la toile, je constate que je ne suis plus à même de réfléchir, je ne suis plus que le témoin d'un exploit créatif. Nous pensons trop de nos jours, et penser nous empêche de voir, de sentir, de savoir. Je regarde un long moment, à une distance de cinq mètres ; trois ; un ; cinq centimètres ; cinq millimètres. Ce que je regarde change au millimètre près. Je veux toucher la surface avec mes doigts, mes joues ; mes cils. Mais je n'ose pas ; cependant, si elle m'appartenait, je le ferais.

La peinture devant moi est presque aussi tactile que visuelle. Une expérience, un mode, un silence, qui relie le rêve à la réalité, la nature à l'illusion, la beauté au temps. Bouger simplement les yeux, c'est comme marcher à travers un jardin d'Ikebana. Esprit, corps et âme se rejoignent...

Yves tousse poliment. Le charme est rompu – trop tôt, même si je ne le dis pas. Je marmonne quelque compliment inintelligible en mauvais français. Il me montre une autre toile. Un nouveau sortilège est jeté. Un autre rêve, encore évanoui avant que je ne sois prêt à m'en détacher. Je souhaite presque qu'il s'en aille prendre un café ou faire une sieste. Mais un autre survient encore...

Dans un jardin tropical des papillons se mêlent aux reflets d'un cristal ancien. Les joues – pâles, rosées – d'une femme sont fanées par les ailes vrombissantes d'oiseaux mexicains. Des créatures antiques surgissent de leurs jupes damassées, tels des hiéroglyphes égyptiens. Ondes. Dunes, lions, daims. Un dinosaure ? Chambres et horizons. Eternité. Têtes de femmes en fleurs. Le cheval pâle a perdu son cavalier, pourtant les tours sont encore debout. Elle tient un oiseau bigarré d'une main gantée; et sa peau n'a aucun contact avec l'illusion.

La nature est empreinte d'illusion, l'illusion est empreinte de réalité. L'oeil peut-il jamais être en contact avec la réalité ? Est-ce possible ? Ou bien ce désir n'est-il aussi qu'une illusion, peut-être la plus chère à nos cœurs ? Ici tous les yeux sont masqués par une ombre ou en retrait derrière des paupières closes. Ici il n'y a pas de limites entre l'environnement et la texture, entre la toile et moi, et donc, je ne sais pas, je ne peux dire.

Des boîtes chinoises : Nature, Réalité, Image, Rêve sont enchâssés. Le carré bleu dans le vert, le vert dans le jaune, le jaune dans le rouge. Et ici : un tableau dans un tableau – La Place Saint Marc avec son lion ailé sur la colonne. Le vieux Venise enclos dans un cadre, lui-même enclos dans une pièce, et pourtant vivant car pourchassé par un élément vivant : un papillon amiral attiré par la peinture comme par le pollen d'une fleur. Comme s'il se laissait prendre dans le rêve et l'illusion des hommes, du chien, de l'eau et du ciel. Et pourtant une vérité plus noire s'imisce dans cette idylle : n'est-ce pas précisément entre les colonnes de la Place Saint Marc que, jadis, les exécutions publiques avaient lieu ?

Dans ces scénarios oniriques, hommes et femmes vivent en un temps sans repères : entre le Cramoisi de la Belle Epoque et les chapeaux noirs futuristes, les tissus d'un siècle révolu et de l'avant New York 911, entre les dimensions caméléons et iridescentes - qui jaillissent, voltigent, virevoltent - entre les colibris et les exécutions, entre l'intemporel et le nulle part, entre l'apparence et la dissimulation.

Dans les peintures d'Yves Clerc, quelque soit le temps que je passe à les fixer, je ressens ce processus en jeu, où tout ce qui est dissimulé devient visible, indéfiniment.

Après une de mes premières visites dans sa cave près de la Bastille, il me révèle un grand secret :

« Aucune des peintures ne sont ce qu'elles semblent être, dit Yves. Tout ce que tu as regardé est peinture. C'est tout ! » Et ses yeux – son visage – son âme – brillent avec le mystère de cette ultime vérité. « Ce n'est que de la peinture ! »

Tim Willocks